

XYZ. La revue de la nouvelle

Flora feministica

Suzanne Arcand



Numéro 142, été 2020

Fleurs bleues : avec ou sans épines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcand, S. (2020). *Flora feministica*. XYZ. *La revue de la nouvelle*, (142), 34–40.

Flora feministica

Suzanne Arcand

EXTRAIT DU DISCOURS prononcé par Poppy B. Pellington devant l'Association écossaise pour la promotion des travaux publics féminins, le 1^{er} septembre 1900.

... La route depuis Pakyong traversait quatre ruisseaux. Le cheval avait les pattes en sang à cause des sangsues et risquait à tout moment de perdre pied sur les roches humides et couvertes de mousse et de me propulser dans les rhododendrons. Mon guide m'a recommandé de m'asseoir à califourchon comme les femmes de la région, mais je lui ai expliqué que les Anglaises montent en amazone pour des raisons de bienséance. Ça lui a paru absurde, et à moi aussi.

La nuit était déjà tombée et nous errions dans le village depuis au moins une heure, cherchant en vain la maison qui devait me loger. Le guide n'arrivait pas à se faire comprendre des gens qui se tenaient sur le seuil des portes pour nous voir passer. Nous montions une côte abrupte pour la nième fois (toutes les rues semblaient identiques et aucune n'était identifiée) quand une voix nous interpella : « Ici, ici ! »

Quel réconfort qu'un fauteuil, un bon feu et une tasse de thé chaud et sucré ! Après quelques échanges de politesses, mon hôtesse demanda : « Qu'est-ce qui vous amène à Gangtok ? »

Était-ce la fatigue ? Le découragement ? Le manque de conversation féminine ? Voilà que je lui déballe, moi qui ne suis pourtant pas encline au verbiage, tout mon pedigree. Ma carrière de botaniste. Mon acharnement à étudier les espèces exotiques qui se trouvent dans des serres privées auxquelles nous avons peu accès. Ma requête pour que les femmes soient acceptées à la Société linnéenne de Londres, refusée sous prétexte que seul un membre en règle peut présenter une demande. Ma détermination à me rendre dans la vallée de Yumthang pour en rapporter un rare pavot bleu de

Au matin, j'ai profité d'un ciel sans nuages pour monter au monastère d'Enchey qui, dit-on, offre une vue spectaculaire sur le Kanchenjunga. Malheureusement, « les cinq trésors de neige » étaient perdus dans la brume: à dix pieds, on distinguait à peine les moulins à prières. Au retour, alors que j'étais complètement exposée sur une crête, une trombe de grêle s'est abattue en rafales. Le poney insistait pour tourner le dos aux éléments qui lui giflaient le museau. J'ai dû descendre pour le tirer par la bride. Le vent soufflait à l'horizontale. La glace s'insinuait entre mon foulard et le collet de mon mackintosh, ainsi que par les manches.

En arrivant à Gangtok, je me suis penchée devant la cheminée pour sécher mes vêtements. L'évaporation donnait l'impression que mon derrière fumait, ce qui a bien fait rire le boy.

J'avais laissé les bottes boueuses sur la véranda. En les enfilant le lendemain, j'ai senti quelque chose de dur craquer sous mon pied, comme une écale de noix. J'en ai extirpé, avec dégoût, un escargot écrabouillé.



Le chemin vers le nord plongeait d'abord dans des vallées resserrées entre des montagnes gigantesques. Des orchidées pendaient d'arbres sous lesquels fleurissaient des bégonias de toutes espèces. Rapidement, la route s'est remise à grimper et la végétation tropicale a fait place à des lauriers et à des chênes énormes que le brouillard transformait en fantômes, puis à des forêts de conifères où dominaient de grandes épinettes aux branches tombantes chargées de longs cônes.

Nous avons traversé des torrents sur de fragiles ponts en bambou; des hameaux où les femmes, des paniers en osier accrochés sur le front, travaillaient aux champs pendant que des enfants joufflus jouaient près d'elles; des cols de montagnes sous des drapeaux de prières. Partout les gens souriaient et saluaient. J'ai couché sous la tente et, à Lachung,

dans une baraque où l'on pouvait passer un doigt entre les planches. Un notable de la place, féru de botanique médicale, m'avait offert l'hospitalité, mais, dans les colonies, une Européenne est la propriété des autres « Blancs » et doit suivre le comportement prescrit. J'ai recueilli des boutons-d'or inconnus en Europe, des pédiculaires verticillées et une curieuse plante en forme de cobra, l'*Arisaema griffithii*, mais nul *Meconopsis betonicifolia*.



Après de longs jours à chevaucher, sous un crachin constant, j'ai établi mon campement sur la rive du Lachung Chu. Même dans cette région reculée, des vaches errantes venaient brouter autour de la tente. Comme ces bêtes sympathiques me rappelaient les highlands, je leur distribuais des carottes. Or, une fin de matinée, j'étais étendue, souffrant du mal d'altitude — on aurait dit qu'un étau m'enserrait la tête —, quand un pas lourd martela le sol. Un taureau tentait de franchir le seuil en défonçant la moustiquaire, cependant ses cornes, immenses, lui bloquaient l'entrée. J'ai tendu une carotte à travers le trou pour l'observer pendant qu'il mangeait. Les guirlandes de fleurs qui l'ornaient recelaient une plante qui ressemblait fort, ma foi, au *Meconopsis betonicifolia*. L'état dans lequel la fleur se trouvait — la bête se serait frottée sur quelque arbre pour se gratter — empêchait toute certitude. M'enquérir de la personne qui avait ainsi décoré le taureau n'a pas été aussi simple que je l'aurais souhaité. Les prêtres brahmines responsables du temple d'où il s'était échappé ont d'abord refusé de me rencontrer, mais le don d'une chèvre a balayé leurs scrupules. Ils ont attribué l'ornementation à un sadouh qui habitait une caverne à l'orée de la forêt.

On m'a alors amené un homme à la barbe mal entretenue et aux cheveux noués en torsade sur le haut de la tête qui, à ma grande surprise, parlait anglais. Après lui avoir décrit les

— Pouvez-vous m’y mener ?

Les indigènes ne disent jamais franchement non. Il a tergiversé pour finalement avouer :

— Elles se trouvent au pied des ruines d’un stūpa bouddhiste gardé par des mahakalas féroces. Un hindou ne peut y aller sans risquer sa vie.

— Vous devez pourtant y avoir déjà posé les pieds au moins une fois !

Rien n’y a fait. Quelque chose lui avait causé un grand effroi et il refusait d’y retourner. Les habitants de ce pays, fort superstitieux, croient que des êtres mi-humains mi-animaux descendent des cimes et hantent les forêts. Voilà qu’un de ces monstres s’était manifesté près de notre camp : broussailles piétinées, bêtes agitées. Une chèvre avait disparu. La frayeur régnait ; c’était fort ennuyeux.

J’ai alors étalé une carte et, après moult palabres, l’ascète a indiqué l’endroit où se trouvait le stūpa en question. J’ai voulu m’y rendre dès le lendemain. Un trou dans la couverture nuageuse laissait présager une matinée sinon ensoleillée, du moins sans pluie.

Et là, la catastrophe ! Des soldats chinois avaient semblé-t-il être aperçus. Je ne pouvais quitter le camp sans la permission du colonel chargé de la région. En prenant le thé, celui-ci m’a déclaré :

— Je vais y réfléchir, mais j’admets que je ne suis pas disposé à vous l’accorder. La vallée grouille de soldats ennemis. Votre sexe, votre situation sociale et votre expérience ne vous ont pas préparée à affronter une bagarre.

Pour changer de sujet, il a alors raconté une coutume étrange des Calcuttiens, qui interdirait aux veuves de manger de la viande, du poisson ainsi que toutes les plantes du genre *Allium* : échalote, ail. Quand, plus tard, il m’a conseillé de ne pas mettre de lait dans mon thé, irritée par l’ensemble de la conversation, je n’ai fait qu’à ma tête.



Au diable la fameuse permission ! Comme le disait Sun Tzu : « Quand il faut agir promptement, il ne faut pas attendre les ordres du prince. » Le guide, qui avait promis de garder le secret, est arrivé avec des poneys dans le gris du matin. Je m'étais couchée tout habillée afin de quitter le camp discrètement. Seul le cuisinier nous a entrevus. Le colonel, quant à lui, dormait dur, à cause du gin-tonic qu'il avait consommé, soi-disant pour ses propriétés antipaludiques. S'il avait connu tant soit peu la botanique, il y aurait mis plus de tonic et moins de gin.

Le ruban pâle d'un sentier en lacet gravissait la montagne. Il rétrécissait parfois au point où les montures devaient se frayer un chemin à travers les buissons. Elles ne se préoccupaient guère de ce que les gens installés sur leur dos aient les jambes égratignées. Heureusement, le guide chevauchait devant, et je m'en suis tirée avec une ou deux balafres.

À midi, nous sommes arrivés à une intersection en Y. Un mât, où s'accrochaient de longues banderoles de tissu, marquait un des sentiers qui s'élevaient vers notre destination, à environ une heure de marche. Pour éviter que les bourricots piétinent les fleurs délicates, j'ai ordonné à mon compagnon de m'attendre sur place avec les bêtes.

Le soleil plombait dru. Plus d'une heure trente s'était écoulée quand j'ai enfin atteint un petit lac alpin adossé à une falaise, à l'embouchure duquel on avait aménagé un pont bringuebalant. À une courte distance se trouvait un stūpa dont les arcatures à piliers aux quatre orientés étaient surmontées de statues ravagées par les éléments où l'on devinait des créatures mythiques : tigre, léopard des neiges, garuda et dragon. Devant l'entrée du sanctuaire reposaient un crâne humain ainsi que des offrandes de riz. Le parvis n'était pas barbouillé que de minium pour imiter le sang, mais de véritable sang poisseux, noirci, qui attirait les mouches. S'en élevait une puanteur écœurante qui me rappelait l'abattoir où, enfant, j'avais accompagné mon père qui y livrait des porcelets.

Devant le monument se déployait un pré tapissé de fraisiers de l'Himalaya, où s'étaient des centaines de sous-

arbrisseaux de rhododendrons rose vif et des milliers de potentilles couleur moutarde, parmi lesquelles se découpait une fleur d'un bleu lumineux.

En m'approchant, je trébuchai sur une branche, ou plutôt sur le tibia d'un jeune yak qui serait venu mourir là. Inopinément, une violente colique m'obligea à lever ma jupe, baisser mes culottes et m'accroupir. Le satané lait ! Du sable déboula d'une paroi rocheuse. Je fixais un coin d'ombre en ayant l'impression qu'on me fixait en retour quand, derrière les baies rouges d'un *Cotoneaster*, pointèrent deux oreilles courtes et arrondies au-dessus d'une face large et parsemée de taches noires, où perçaient des yeux gris-vert. Une panthère des neiges me guettait. De l'ouverture béante du stūpa sortaient des miaulements. Quatre chatons en franchirent le seuil à la queue leu leu. Je me redressai lentement en relevant ma culotte.

Un hennissement se fit entendre. Surgit le colonel. Je n'eus pas le temps de lui expliquer que ce félin, pacifique et calme, s'attaque rarement aux humains; déjà, il le visait. Sa monture se cabra et le projectile alla ébrécher la falaise. La mère s'élança vers ses petits, qu'elle repoussa vers l'intérieur. Le cheval hésitait, galopait de gauche à droite, se balançait d'une patte à l'autre, foulait la fleur bleue. Le colonel lui parla à l'oreille et il finit par s'apaiser. À ce moment seulement, mortifiée, je laissai retomber ma jupe levée qui exhibait ma culotte et montai derrière le colonel. Il aurait pu me reprocher sa journée perdue, me rabaisser. Il n'en fit rien.

Quelques jours plus tard, j'obtenais la permission de poursuivre mes recherches. En vain ! Aucun pavot parmi toutes les fleurs outremer, lavande ou pervenche observées.



Pourquoi vous ai-je raconté ce voyage avec ses passages humiliants qui aboutissent à un échec ? Parce qu'il prouve qu'une femme seule peut échapper aux périls de l'aventure et découvrir une richesse plus précieuse encore que le pavot 39

bleu de l'Himalaya. Cette richesse dont nous, les femmes, jouissons trop rarement, c'est le respect. Celui qu'on éprouve à l'égard des autres et de soi-même. Qu'on partage aussi. J'ai rapporté des spécimens qui forment une collection unique en Écosse, et qui, une fois par mois, sera visitée par des étudiantes afin de stimuler leur intérêt pour la botanique.

Respect qui m'insuffle espoir et m'encourage à poursuivre notre lutte. Respect envers notre allié l'éminent scientifique lord Avebury, qui a resoumis une requête à la Société linnéenne de Londres afin que nous profitons d'une pleine admission. Envers nos sœurs suffragistes qui tentent d'obtenir le droit de vote.

Faisons-leur confiance ! Faisons-nous confiance et osons croire que bientôt, incessamment, les hommes et les femmes de l'Empire partageront les mêmes droits.